

LES REPROUVES

PREMIÈRE PARTIE

Clément Austin s'était sérieusement occupé de cette affaire, et avait donné ses meilleurs conseils à la jeune fille, mais cela n'avait servi à rien. Les différentes preuves qui accusaient Henri Dunbar n'étaient pas assez fortes pour le condamner. Le caissier s'adressa aux agents de la police secrète qui avaient eu la direction des recherches, mais il se contentèrent de secouer gravement la tête et de le renvoyer, en le remerciant de ses renseignements. Rien de ce qu'il avait à leur dire n'était une accusation sérieuse contre M. Dunbar.

« Un gentleman riche à millions ne livre pas son cou au bourreau, à moins d'y être poussé par de puissants motifs, dit un des agents. Il faut donc trouver ces motifs puissants, monsieur, et moi je n'en vois aucun dans cette affaire.

— Le secret que Joseph Wilmot possédait...

— Allons donc, cher monsieur ! Henri Dunbar avait pu acheter tous les secrets du monde. Les secrets sont comme tout autre chose, on ne les garde que pour les vendre. Bonjour.

Après cette réponse, Clément Austin dit à Marguerite qu'il ne pouvait lui être d'aucun secours. L'homme assassiné devait reposer en paix dans sa tombe. Il n'y avait pas à espérer que le mystère de sa destinée fût jamais éclairci par une intelligence humaine.

Mais Marguerite Wilmot ne cessa pas de songer à Henri Dunbar. Seulement elle attendit.

Même lorsqu'elle était très-heureuse au milieu de ses nouveaux amis, la pensée qui la dominait toujours, c'était de voir Henri Dunbar. Malgré son entêtement à éviter toute entrevue avec elle, elle le verrait, et alors, une fois ce but atteint et face en face avec lui, elle l'accuserait harlineusement d'avoir assassiné son père. Si dans ce moment il ne balbutiait pas ou ne faiblissait pas, si elle lisait son innocence sur sa figure, elle abandonnerait ses doutes sur lui, et se verrait forcée de croire que Joseph Wilmot avait été tué par un inconnu.

XXXI. — LA MARIÉE SUR QUI LA PLUIE TOMBE

Il n'y eut pas de soleil dans la matinée fixée pour le mariage de Laure Dunbar. Le ciel d'hiver était bas et sombre ; on aurait dit qu'il descendait lentement sur cette terre de malédiction pour la réduire à néant. L'épais brouillard, la pluie fine et continuelle masquaient le beau paysage que la fille du banquier avait l'habitude de contempler pendant qu'elle était assise dans un bon fauteuil rembourré placé dans la large embrasure de la fenêtre de son cabinet de toilette.

La vaste pelouse était inondée par cette pluie perpétuelle. Les gouttes d'eau tombaient sans relâche des basses branches des énormes cèdres noirs du Liban, et roulaient sur les feuilles brillantes des lauriers ; les rhododendrons, les bruyères blanches, les arbousiers rougeâtres, tout était obscurci par cette pluie désolante.

L'eau dégouttait de la bouche des fantastiques dragons rangés le long de la gouttière du toit de l'abbaye ; elle décollait de chaque pierre en saillie, de chaque about, des rebords de fenêtre, du porche, des pignons et du lierre des murs. La pluie était partout, et le bruissement incessant des gouttes qui venaient battre contre les vitres de l'abbaye faisait un bruit étrange presque aussi désagréable à entendre que les gémissements perpétuels du vent qui ressemblaient à des voix humaines et imitaient tantôt un murmure

faible, plaintif et prolongé, et tantôt les cris aigus et perçants d'une femme acariâtre en colère.

Laure Dunbar poussa un long soupir de mécontentement en s'asseyant à sa fenêtre favorite et en regardant les arbres d'où l'eau ruisselait sur la pelouse.

Qu'en se souviennent qu'elle était une héritière gâtée ; le monde avait été pour elle un si riant coin de terre jusqu'alors, que peut-être n'endurait-elle pas une calamité ou une contradiction avec autant de bonne grâce qu'elle aurait pu le faire si elle eût été un peu plus rapprochée de la perfection. Elle était presque encore une enfant, ayant dans l'avenir inconnu la confiance aveugle et l'espoir ignorant d'une enfant. Elle avait été choyée, dorlotée, et elle s'attendait à ce que la vie fût pour elle une pelouse bien unie.

« Quelle étrange et affreuse matinée ! s'écria Miss Dunbar ; avez-vous jamais vu rien de pareil, Elisabeth ?

Mistress Madden allait et venait à côté d'elle, arrangeant le déjeuner de sa jeune maîtresse sur une petite table auprès d'un feu flamboyant. Laure sortait à peine de sa salle de bains et avait mis un peignoir ouaté en soie bleue avant de commencer la grande cérémonie de la toilette de mariage, qui ne devait se faire qu'après le déjeuner.

Je crois que Miss Dunbar paraissait plus jolie dans ce déshabillé que bon nombre de mariées chargées de dentelles et de fleurs d'oranger. Les longs cheveux dorés de la jeune fille, encore humides du bain, flottaient en désordre autour de sa jeune et franche figure. Deux petits pieds négligemment glissés dans des babouches turques en maroquin bleu, apparaissaient parmi les plis du peignoir de miss Dunbar, et un coquet talon écarlate tapait avec impatience sur le parquet pendant que la jeune fille regardait cette fâcheuse pluie.

« Quelle désagréable matinée ! dit-elle.

— Ah ! oui, miss Laure, le temps est un peu humide, répliqua mistress Madden d'un ton conciliant.

— Un peu humide ! répéta vivement Laure, il me semble que oui, qu'il est humide, en effet. Il est affreusement, horriblement humide. Et dire que la gelée a duré près de trois semaines, et qu'elle a juste attendu la matinée de mon mariage pour cesser. A-t-on jamais vu rien d'aussi désagréable ?

— Oh ! miss Laure, dit la sympathique Madden, il arrive toute espèce de choses désagréables dans ce triste monde que nous habitons ; seulement, des jeunes filles ne le supportent pas souvent. Des gens diront peut-être que vous êtes venue au monde sous une heureuse étoile, miss Laure, mais moi je prétends que vous y êtes venue sous des milliers de bonnes étoiles. N'allez pas chagriner votre bon petit cœur, ma bienheureuse miss Laure, si la pluie vous est contraire. Je présume que le commis qui a la direction du temps est un de ces brouillons de radicaux qui péroreront sans cesse contre l'aristocratie, et qu'il a fait pleuvoir tout exprès pour vous contrarier. Mais que vous importe un peu plus ou un peu moins de pluie, miss Laure, puisque vous avez plus de voitures à votre service que n'en avait la princesse dans le conte de fée, car je crois que cette princesse, nommée Boudrouboudour, ou tout autre nom aussi difficile, ne devait pas, ainsi que nous l'apprend l'histoire d'Aladin avoir de voiture du tout, puisqu'elle se rendait au bain à pied. Ne prenez pas garde à la pluie, miss Laure.

— Mais c'est un mauvais présage, qu'en pensez-vous, Elisabeth ? demanda Laure Dunbar. Cette pluie me rappelle la vieille ballade de la fiancée sur qui le soleil brille et de la fiancée sur qui la pluie tombe.

— Ah ! grand Dieu ! miss Laure, vous n'allez pas j'espère, vous mettre en tête de pareilles fadaïses, s'écria mistress Madden ; des ballades aussi stupides sont bonnes tout au plus pour le vulgaire, qui fait publier ses bancs à l'église de la paroisse. Qu'est-ce que vous voulez que cela puisse vous faire à vous, miss Laure, qu'il tombe ou non des hallebarbes en un jour pareil ?

Mais quoique l'honnête cœur d'Elisabeth Madden fit de son mieux pour consoler à sa manière sa jeune maîtresse, elle n'était pas du tout satisfaite elle-même.

Le ciel noir, l'atmosphère nébuleuse et cette pluie monotone eussent assombri les idées du convive le plus gai de l'univers.

Malgré nous, nous sommes les esclaves des influences atmosphériques, et nous ne pouvons avoir le cœur gai ou être heureux dans les noires journées d'hiver, alors que les nuages ternissent l'éclat de nos brillantes espérances et que dans le sombre aspect que présente la terre nous nous imaginons voir un sombre rideau qui descend sur un avenir inconnu et nous le dérober.

Laure éprouva quelque chose de ce genre, car elle dit au bout d'un moment, d'un ton moitié impatient, moitié triste :

« Ce que je veux que cela me fasse, Elisabeth ? mais le monde a changé depuis hier. Quand je suis sortie à cheval avec Philippe en plein soleil, il y a de cela un peu plus de dix-huit heures, tout sur terre m'a semblé beau et brillant. La joie inondait mon cœur, et je pouvais à peine croire que nous étions en hiver et que ce n'était que le soleil de janvier qui brillait au ciel. Toute ma vie future semblait se dérouler devant moi, comme une interminable galerie de beaux tableaux, des tableaux où je me voyais toujours avec Philippe et toujours heureuse. Aujourd'hui, aujourd'hui, ah ! comme tout est différent ! s'écria Laure en frissonnant légèrement, le ciel qui me masque la prairie là-bas, me masque aussi l'avenir. Je ne vois rien du futur. Si je devais être séparée de Philippe en ce jour au lieu d'être unie à lui par le mariage, je crois que je ne serais pas plus triste que je ne le suis maintenant. Pourquoi donc cela, chère Elisabeth ?

— Mais, bonté divine, s'écria mistress Madden, comment puis-je vous le dire, ma chère enfant. Vous parlez exactement comme un livre de poésies, et à moins que je ne fusse moi-même un autre volume de poésies, je ne vois guère comment on pourrait vous répondre. Allons, déjeûnez, ma chère enfant gâtée, et goûtez-moi ces œufs frais. On dit que les œufs frais donnent de la gaieté, mon cher cœur.

Laure Dunbar prit place dans un fauteuil confortable entre la cheminée et la petite table du déjeuner. Elle fit semblant de manger pour faire plaisir à sa vieille nourrice qui trottinait avec inquiétude dans la chambre, s'arrêtant tantôt derrière le fauteuil de Laure, et la poussant à prendre ceci et cela, et tantôt courant à la table de toilette pour faire quelques arrangements nouveaux à la parure de la mariée, ou bien s'approchant de la fenêtre et parjurant son âme en annonçant que le ciel s'éclaircissait.

« Le brouillard disparaît là-bas derrière les ormes, miss Laure, dit Elisabeth, on voit par une échappée un coin du ciel bleu, ou du moins s'il n'est pas bleu il est bien moins noir que les nuages qui l'environnent, et c'est déjà quelque chose. Mangez une tranche de pâté du *Perrigorge* ou bien de ce jambon de *Strasbog*, miss Laure, ou sinon vous vous trouverez mal au pied de l'autel. Ne persistez pas à vouloir vous marier l'estomac vide, miss Laure. Comment voulez-vous faire aussi bonne figure que vous le pouvez, mon cher amour, si vous entrez dans l'église mourant de faim, comme ces mendiants respectables qui portent attaché sur le devant de leur habit un bout de papier avec ces mots : « J'ai faim ! » en grosses lettres et qui se tiennent au bout de l'un des ponts du côté de Surrey. Ah ! je ne croirais jamais que vous vouliez avoir une mine pareille en un jour comme celui de votre mariage. Non, je ne le croirais pas quand bien même on m'offrirait de devenir comtesse moi-même ».